

L'EMPLOI DE L'ANALOGIE DANS LES ROMANS DE BALZAC¹

*par André M. G. Bourgeois**

Un des grands charmes de la lecture de Stendhal, c'est que ce romancier, estimant ses lecteurs intelligents, use souvent de raccourcis qui frappent l'esprit, comme lorsqu'il nous montre le Père Sorel giffant Julien qu'il découvre en train de lire au lieu de travailler: "Cette manie de lecture lui était odieuse, explique Stendhal, il ne savait pas lire lui-même"²; ou bien comme lorsque Julien compare son oncle, humble chirurgien-major décoré par Napoléon, à monsieur de la Mole: "Il comprit enfin que le chirurgien était plus fier de sa croix que le marquis de la Mole de son cordon bleu, le père du marquis était un grand seigneur."³ Il ne faut donc à Stendhal que quelques lignes pour nous faire comprendre un personnage saisir une idée, deviner une situation. Au contraire il faut souvent toute une page à Balzac, qui craint toujours que son lecteur ne suive pas son raisonnement, ne comprenne pas bien une situation, ne devine pas la profondeur d'un certain personnage. Peu confiant en notre intelligence, il se sent le besoin de mettre les points sur ses "i's." Pour ce faire il a peu à peu adopté certains procédés plus ou moins littéraires qu'il serait peut-être moins flatteur mais plus juste de qualifier du terme "trucs."

Le moins heureux de ces trucs consiste à faire au sujet de ses personnages des hypothèses bizarres qui, en s'empilant les unes sur les autres produisent un effet massif mais horripilant, comme par exemple, au début du *Père Goriot*, pour expliquer M. Poiret: "Ce qu'il avait été? mais peut-être avait-il été employé au ministère de la Justice, dans le bureau où les exécuteurs des hautes-oeuvres envoient leurs mémoires de frais, le compte des fournitures de voiles noirs pour les parricides, de son pour les paniers, de ficelle pour les couteaux. Peut-être avait-il été receveur à la porte d'un abattoir, ou sous-inspecteur de salubrité."

Un autre procédé beaucoup plus heureux, et tout à fait normal à cette époque où tout le monde croyait plus ou moins aux théories de Gall et de Lavater, c'est de comparer ses personnages à des animaux. Dans le

*Editor's note: Mr. Bourgeois is Favrot Professor of French at Rice University and chairman of the Department of French.

même roman nous trouvons Mlle Michonneau que, pour commencer, Balzac compare à une chauve-souris. Pour lui qui croyait au pouvoir évocateur des noms, celui de la vieille fille que Vautrin appelle un jour "la Michonette" la trahit. Changeons en effet le M initial en un N et nous avons "Nichonette"; immédiatement nous comprenons ce que l'auteur veut nous faire deviner à son sujet. Ailleurs, pour renforcer l'idée que c'est une ancienne courtisane, il nous la montre, lorsque Vautrin s'entretient avec Rastignac de ce qu'il appelle les *hommes à passions*, semblable à "un cheval de régiment entendant le son de la trompette." Puis, pour nous faire voir combien dangereuses sont ces vieilles prostituées, il fait dire à Bianchon que Mlle Michonneau lui "fait l'effet de ces longs vers qui finissent par ronger une poutre"⁵; c'est là une prédiction très juste puisque cet être infime sera cause de la perte du tout puissant Vautrin.

Dans un roman peu connu, *Ursule Mirouet*, Balzac affuble l'horrible clerc de notaire qui terrorise la jeune fille du nom parlant de Goupil et nous dit que ce jeune homme avait "une célérité de fouine" et "un regard de chat sauvage"; ailleurs il mentionne que Goupil a "deux yeux de chèvre." Dans *La Cousine Bette*, la fille du Baron Hulot, superbe créature aux cheveux blond ardent, est dénigrée par Valérie Marneffe qui voit en elle "une giraffe couleur carotte." Mais c'est probablement dans le roman que Balzac écrivit avec plus d'amour que tout autre, *Le Lys dans la Vallée*, qu'il a usé de la ressemblance d'un homme à un animal avec l'effet le plus frappant. Parlant du mari avarié de l'héroïne, il écrit: "Son visage ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau."⁶ Je doute fort que l'auteur ait jamais eu l'occasion de voir un loup blanc sans ou avec du sang au museau, puisqu'à cette époque-là il n'avait pas encore voyagé en Russie; mais cette comparaison nous permet d'imaginer le caractère moral aussi bien que l'apparence physique de cet homme dont la syphilis a vicié le sang de ses enfants et fait d'eux des êtres souffreteux dont la vie est à jamais gachée. Cent pages plus loin, Balzac nous fait voir M. de Morsauf furieux, en un moment de crise, s'avançant vers sa femme "en lui présentant sa tête de loup blanc devenue hideuse car ses yeux jaunes eurent une expression qui le fit ressembler à une bête affamée sortant d'un bois."⁷ Qui ne souffrirait pour Henriette de Morsauf d'avoir à vivre avec un tel mari!

Ces quelques exemples suffisent à faire comprendre les effets puissants toujours, mais parfois peu ragoûtants qu'obtient Balzac en usant de ces procédés qui lui sont chers; l'entassement d'hypothèses parfois saugrenues qu'il considère comme des coups de sonde dans le background d'un homme; le nom familial évocateur de l'apparence physique ou du caractère moral d'un personnage; l'assimilation à un animal qui est censée révéler le secret d'une personnalité.

A ces procédés assez communs mais néanmoins efficaces, il convient

d'en ajouter un autre d'un ordre beaucoup plus relevé dont Balzac se sert très souvent, c'est celui de l'analogie, c'est à dire cette façon qu'il a de coller sur ses personnages, comme un apothicaire sur ses flacons, des étiquettes violemment bariolées qui portent le nom de personnages célèbres de la mythologie, de l'histoire ancienne, de la contemporaine ou bien celui de personnages de tableaux ou d'ouvrages littéraires bien connus des lecteurs de son temps.⁸ Dans certains romans il use de ce procédé pour mieux faire ressortir certains traits de caractère de ses protagonistes alors que dans d'autres, c'est pour monter en épingle certains personnages secondaires ou même de simples comparses. A lui généralement si prolixe cela permet une économie de moyens tout en aiguisant notre vision personnelle des personnages; vision qui, bien entendu, dépend de l'étendue de la culture de chaque lecteur, car une analogie qui évoque beaucoup chez l'un peut évoquer très peu pour un autre. Ce procédé n'est pas quelque chose de particulier à Balzac puisque ce fut toujours une façon de s'exprimer assez courante dans la vie quotidienne. Si devant nous, quelqu'un parlant d'une certaine femme s'exclame: "C'est une Messaline!" il n'a pas besoin d'entrer dans les détails pour que nous comprenions ce qu'il veut que nous sachions d'elle. Parfois l'analogie est flatteuse, approbative et nous fait sentir que l'auteur aime ou admire son personnage, approuve ses actions, ses façons de penser, ses goûts; mais souvent la comparaison est humiliante, dégradante et même insultante.

Bien que Balzac soit arrivé à manier habilement ce procédé, il arrive quelquefois que l'analogie s'applique on ne peut plus mal. Le meilleur exemple d'un tel échec est dans *Le Père Goriot* où il s'avise d'appeler celui-ci "le Christ de la paternité." A mon avis, c'est là un rapprochement malheureux car, si dévoué que le bonhomme soit à ses filles, c'est autrement un être égoïste et foncièrement immoral prêt à saigner son gendre Nucingen qu'il qualifie "une tête de veau sur un corps de porc,"⁹ prêt à tordre le cou à de Marsay, l'amant de Delphine, et prêt à enlever le fils légitime de M. de Restaud qu'il juge être un niais et un impuissant. Pourtant, à première vue, cette analogie fait bien comprendre à son lecteur ce que Balzac veut qu'il pense du père Goriot. D'ailleurs il la renforce plus tard lorsque, au moment où le pauvre homme va mourir sans ses filles, il lui fait dire: "avoir soif toujours et ne jamais boire,"¹⁰ ce qui se rapproche fort du "J'ai soif" prononcé par Jésus sur la croix. Malheureusement le lecteur, s'il a bonne mémoire, se rappelle ce que Vautrin parlant à Rastignac du Père Goriot a dit sur *les hommes à passion*: "Ils n'ont soif que d'une certaine eau prise à une certaine fontaine et souvent croupie; pour en boire, ils vendraient leurs femmes, leurs enfants; ils vendraient leur âme au diable."¹¹ Donc, même si la vie du bonhomme fut une passion dans le sens même dont on parle de la passion du Christ, c'est à dire une série de souffrances, d'humiliations, de tourments de toute sorte qui mène à

la mort, le jugement de Vautrin sur Goriot l'emporte de beaucoup en justesse sur l'analogie choisie par Balzac: le bonhomme a longuement porté une lourde croix, mais il est loin d'être un Christ. Ailleurs, faisant allusion à un personnage de *Le Sourd ou l'Auberge*, comédie de 1790, Balzac dit de Goriot "un de ces Dolibans." Vautrin use du même terme en parlant du père de Victorine Taillefer.

Où Balzac a eu la main vraiment heureuse, c'est quand il a dénoncé Mlle Michonneau en l'appelant "Ninon cariée," "Pompadour en loques" et "Mademoiselle Judas." Ailleurs il dira d'elle: "cette sibylle de Michonneau." Ici l'analogie est significative puisque cette vieille fille rapace est aussi retorse que mystérieuse. Jusqu'au dernier moment elle se demande s'il y aurait plus de profit pour elle à prévenir Vautrin ou à le livrer à la police. Finalement "Mlle Judas" le livre parce qu'il blesse une fois de plus sa vanité ombrageuse en disant aux pensionnaires de Maman Vauquer, éméchés par le bon vin qu'il leur a fait boire, qu'il posera volontiers pour le jeune sculpteur en Hercule si Mademoiselle Michonneau accepte de poser avec lui en "Vénus du Père Lachaise." Cette coupante allusion au côté squelettique de la nudité de la vieille fille est une similitude remarquable. Car l'analogie peut être de différents genres: comme dans ce dernier cas, ce peut n'être qu'une similitude, une ressemblance extérieure de lignes, de contours; parfois ce n'est que simple ressemblance, une sorte de rapprochement qui est plus ou moins superficiel. L'analogie la plus parfaite est le fac-similé qui est une reproduction, une imitation, une copie exacte; naturellement un rapprochement si parfait est rare. Ce qu'on rencontre généralement, c'est une conformité significative intérieure, un rapprochement de situations, de goûts, de pensées ou de réactions comme dans la page où Balzac, voulant dépeindre le désespoir de Mme Vauquer abandonnée de presque tous ses pensionnaires après l'arrestation de Vautrin, écrit: "La vieille hôtesse était là comme Marius sur les ruines de Carthage."¹² Immédiatement cette analogie évoque l'instabilité des choses humaines, mais ce rapprochement du fameux général romain exilé en Afrique et de l'humble propriétaire d'une pension bourgeoise située, comme elle le dit "dans un quartier où il ne passe pas un chat"¹³ est d'une qualité ironique particulièrement heureuse.

Si j'ai présenté un peu trop longuement ces trois exemples, c'est d'abord parce qu'ils sont tirés du *Père Goriot* que connaît bien chaque lecteur de Balzac, mais aussi pour bien faire ressortir ce que Balzac souhaite que nous comprenions quand il compare ses personnages à des figures connues comme celles de Marius, de Jésus, de la sibylle de Cumès. Parfois au lieu d'analogies précises et claires comme celles-là, il se contente de rapprochements plus vagues comme lorsqu'il écrit: "Madame de Bauséant avait les proportions des déesses de l'Illiade"¹⁴ pour nous faire sentir la noblesse de l'attitude de cette femme qu'il admire. Grâce à cette similitude venant

juste après la comparaison suivante: "Les plus insensibles l'admirèrent comme les jeunes Romaines applaudissaient le gladiateur qui savait sourire en expirant,"¹⁵ le lecteur peut s'enthousiasmer lui aussi pour cette malheureuse femme abandonnée qui a la force d'âme de donner un grand bal avant de se retirer en Normandie. Dans le même roman, Balzac appuie ainsi sur le côté mystérieux et dangereux de Vautrin: "le terrible sphinx par les regards duquel il [Rastignac] était souvent fasciné."¹⁶ Ailleurs il mentionne dans la bouche de son "sphinx en perruque" "une boutade digne de Juvénal [laquelle] devait faire supposer qu'il gardait rancune à l'état social et qu'il y avait au fond de sa vie un mystère soigneusement enfoui."¹⁷ Par contre, causant avec Eugène, Vautrin lui-même se compare à don Quichotte "J'aime à prendre la défense du faible contre le fort."¹⁸ Don Quichotte, Juvénal, le Sphinx, il y a certainement ici assez d'analogies pour nous faire comprendre la personnalité si riche et si complexe de Vautrin.

La récolte est moins riche dans cet autre chef d'oeuvre bien connu *Eugénie Grandet*. Balzac nous dit bien que la jeune fille a les formes de la Vénus de Milo "surmontées d'une tête énorme, le front masculin mais délicat du Jupiter de Phidias"¹⁹ et ces similitudes nous permettent d'évoquer physiquement son héroïne, mais le père Grandet ne lui inspire aucune sorte d'analogie, il est seulement comparé à un tigre, un cobra et un vieux caïman. Au contraire, parlant des Cruchot qui, dit-il, "formaient un parti comme jadis à Florence les Médicis,"²⁰ il fait ressortir la souple intelligence d'un personnage secondaire, l'abbé Cruchot, en nous le montrant comme "le Talleyrand de la famille."

Tout le monde a lu *Le Curé de Tours*. Ici, peut-être parce que l'auteur méprise la faiblesse et la stupidité de son héros, il ne s'est pas soucié de le rapprocher de qui que ce soit; par contre il a trouvé de remarquables analogies pour nous montrer la cautèle dangereuse du personnage de "traître" de cette admirable nouvelle, l'abbé Troubert, dont il dit dès le début: "C'est Sixte-Quint réduit aux proportions de l'évêché,"²¹ et que vers la fin, il appelle "ce Louis XI en soutane." Sixte-Quint, Louis XI, le lecteur sent immédiatement la profondeur effrayante de tenacité, de ruse et de méchanceté du personnage. Quand Troubert a réussi à se faire inviter chez Mme de Listomère, l'hôtesse la plus huppée de Tours, Balzac, désirant que nous sentions bien la valeur du moment, écrit: "Le grand vicaire éprouvait en ce moment la sensation délicieuse contre laquelle Mirabeau ne savait pas se défendre quand, aux jours de sa puissance, il voyait ouvrir devant sa voiture la porte cochère d'un hôtel autrefois fermée pour lui."²² La phrase est un peu longue mais fait si bien sentir la satisfaction de vanité de l'homme qui, parti d'en bas, a réussi grâce à ses qualités, ou même grâce à ses vices de caractère, à obtenir une puissance qui le place en haut de l'échelle sociale de son temps. Dans le salon des Listomère, menant

la lutte en faveur de l'abbé Birotteau, nous trouvons le spirituel et malin M. de Bourbonne. Pour montrer que c'est un adversaire digne de Troubert-Mirabeau, Balzac commente: "Ce vieux gentilhomme résumait toutes les idées de la province aussi complètement que Voltaire a résumé l'esprit de son époque."²³

Passons maintenant à un roman un peu moins lu et qui pourtant mérite d'être connu car, si c'est l'oeuvre la plus dure, c'est aussi la plus puissante qu'ait écrite Balzac, *La Cousine Bette*. Ici il s'est donné tout loisir d'user de sa dextérité pour découvrir des analogies car les protagonistes y sont nombreux et les personnages secondaires sont fort intéressants et bien tracés. Son imagination s'y donne libre cours quand il s'agit de Valérie Marneffe qui est, à mon avis, avec la marquise de Merteuil des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, et la Sidonie Chèbe du roman de Daudet, *Fromont jeune et Risler aîné*, une des femmes les plus méchantes de la littérature française. Cette bourgeoise en qui Balzac voit "le type de ces ambitieuses courtisanes mariées, sans scrupules sur les moyens, les femmes les plus dangereuses. De toutes les mauvaises espèces de Parisiennes, c'est la pire... un de ces anges au doux sourire, à l'air rêveur, à figure candide, dont le coeur est un coffre-fort,"²⁴ il la qualifie successivement "une Laïs," et "une Danaé bourgeoise," fac-similés qui font bien ressortir son extraordinaire pouvoir de séduction. Son habileté sans scrupules est remarquablement illustrée par le fait que, se trouvant enceinte, elle réussit à convaincre son mari, les deux amants qui l'entretiennent et son amant de coeur qu'ils sont le père de l'enfant qu'elle porte. Il est donc aisé de comprendre la valeur de la conformité quand Balzac la qualifie "un Machiavel en jupons." Comme elle est aussi hypocrite que séduisante, il se donne le plaisir de l'appeler "Mme de Maintenon dans la jupe de Ninon." La pire victime de cette séductrice est le baron Hulot que Balzac compare à "Louis XII." Ici le rapprochement est peu heureux; en effet, malgré son activité érotique le vieux libertin survit à Valérie et à son rival, l'ancien parfumeur Crevel, alors que Louis XII, en secondes noces, avait épousé, à 48 ans, la princesse Marie d'Angleterre, une gaillarde si sensuelle qu'il ne lui fallut que trois mois pour mettre le pauvre roi au tombeau! Le baron, quand il était jeune et riche, avait été si généreux avec la chanteuse Josépha qu'elle continuait à voir en lui un "Sardanapale," excellent fac-similé.

De Josépha, Juive intelligente qui, tout en ruinant Hulot, s'est donné une excellente éducation, Balzac fait une femme généreuse capable de compatir d'abord aux misères du vieux baron "sans un liard, sans pain, sans passion, sans femme, sans asile, sans honneur, sans courage et sans ami"²⁵ et plus tard à la souffrance de la baronne qui vient la prier de l'aider à retrouver son mari disparu depuis deux ans et demi. Nous sentons donc bien la sorte d'admiration qu'éprouve Balzac devant ces filles qui,

parties du ruisseau, ont su s'élever dans la société grâce à leur beauté, certes, mais aussi à leur intelligence, leur talent, leur volonté et leur énergie. Dans le cas de cette cantatrice, s'il admire son honnêteté et sa générosité cela ne l'empêche pas, ailleurs, de la comparer à la Judith du tableau peint par l'Italien Alloris, dans lequel l'héroïne vient de couper la tête d'Holopherne. Peut-être faut-il voir dans cette analogie un symbole du sang-froid et de la tenacité qui ont aidé Josépha à se faire une place au soleil.

Pour la femme qui a donné son nom à ce roman, la cousine Bette, Balzac use de trois analogies aussi précises que terribles: cette vieille fille à l'âme noire, qui est envieuse et remplie de haine, ici il l'appelle "Iago" et là "Richard III"; comme elle est d'apparence hommasse, la similitude offerte par ces deux noms d'homme nous permet de bien voir la ressemblance extérieure, celle des lignes, aussi bien que la conformité intérieure de l'âme. Ailleurs il l'appelle "la nonne sanglante" en souvenir de la religieuse dépravée et criminelle qu'avaient découverte les lecteurs français dans le roman noir de Lewis, *Ambroise où le Moine*.

Les personnages secondaires sont aussi habilement qualifiés. La tante de Vautrin, Jacqueline Collin dite Mme de Saint-Estève, rappelle tellement à Balzac la Voisin, l'empoisonneuse si célèbre du temps de Louis XIV, qu'il écrit parlant d'elle: "Le diable a une sœur"²⁶ et l'appelle "un Marat femme." Comme le Paris cultivé de l'époque connaissait bien Shakespeare, Balzac nous dit que le baron brésilien Montès, amant de cœur de Valérie est "le More de Rio de Janeiro" car il est jaloux comme un tigre. Mais il l'appelle aussi "Combalus" parce qu'il avait si bien caché sa liaison avec Valérie que ses compagnons de plaisirs, ne lui connaissant aucune intrigue amoureuse, le croyaient impuissant. Ici l'analogie est si peu claire que l'auteur est obligé d'expliquer que Combalus, serviteur chargé de surveiller la trop belle épouse d'un roi d'Assyrie, s'était, pour rester loyal à son maître volontairement mutilé comme le pauvre Abélard l'avait été par ses ennemis.

Dans les ouvrages moins fameux de Balzac ou moins connus, moins souvent lus, il y a une source tout aussi riche d'analogies tout aussi frappantes que dans ceux que j'ai étudiés jusqu'ici. Prenons par exemple *Ursule Mirouet*, ce curieux roman où Balzac révèle la fascination qu'exerçait sur lui l'étude des phénomènes psychiques tels que la transmission de pensée ou l'apparition de fantômes. Il nous apprend que "l'abbé Chaperon [le Fénelon du Gâtinais, comme il l'appelle] disputait avec sa servante sur sa dépense avec plus de rigueur que Gobseck avec la sienne."²⁷ Ici, nous avons un bon exemple de l'orgueil de Balzac: il sait que la plupart de ses lecteurs connaissent son usurier; il n'hésite donc pas à utiliser un fac-similé qui, à ses yeux, est d'une telle exactitude qu'il nous fera comprendre l'âpreté avec laquelle le brave prêtre défend ses sous pour

en avoir plus à distribuer à ses pauvres. Le lecteur avisé jouit de l'ironie du rapprochement, sachant bien que ce n'était pas pour faire la charité que Gobseck se disputait avec sa servante sur les dépenses de la maison! L'ironie est d'autant plus rosse que la phrase se termine: "si toutefois ce fameux juif a jamais eu de servante."²⁸ Ailleurs, l'inimitié du héros du roman, le Dr. Minoret, et de son ancien ami, le Dr. Bouvard, rappelle à Balzac celle de Robespierre et de Danton. Plus loin, mentionnant l'état de santé d'Ursule, l'héroïne, il écrit: "Après avoir appris que cette jeune fille se mourait comme une hermine, encore qu'elle fut moins atteinte dans son honneur que Clarissa Harlowe."²⁹ Ici le romancier s'adresse à un public restreint car les Français de son époque ne voyageant guère, peu devaient avoir entendu un guide, pendant la visite de quelque château des bords de la Loire, expliquer la raison pour laquelle la Duchesse de Bretagne avait mis une hermine dans ses armoiries; et il fallait être lettré pour avoir lu *Clarissa Harlowe* ou seulement entendu parler de sa séduction par Lovelace. Il arrive parfois que l'analogie est obscure, comme lorsque le Dr. Minoret prédit tristement—et sa prédiction n'était que trop juste—"Mes héritiers, comme ceux du Cardinal Ximénès, sont capables de piller ma maison avant ma mort."³⁰ Combien savent qui est ce cardinal qui fut pendant quelque temps le maître absolu de l'Espagne?

Dans cette nouvelle si cruelle, *Pierrette*, que Balzac a justement qualifiée "un de ces drames obscurs qui se passent en famille"³¹ le personnage du traître est une Mlle. Rogron—remarquons le nom si parlant puisqu'il amène l'idée d'un ogre—demoiselle de magasin montée en graine et devenue perversément méchante. Comme elle est aussi laide que sadique, Balzac devait se frotter les mains de joie après avoir trouvé la phrase suivante pour nous la dépeindre: "Sylvie eût fait fuir le plus déterminé des cosaques de 1815, qui cependant aimaient toute espèce de Française."³² Dans la minuscule ville de Provins où se déroule l'horrible histoire du lent meurtre de Pierrette, vit la belle madame Tiphaine qui règne sur la bonne société. Balzac la compare à Egérie et son romantique amoureux, le journaliste Julliard, qui glisse sournoisement dans sa feuille de chou des poèmes adressés à elle, devient Amadis. Il faut avouer que ce rapprochement d'une dame de Provins et d'une nymphe romaine, et celui d'un écrivain et d'un chevalier espagnol du XII^e semblent à première vue quelque peu choquants, mais quand on y réfléchit, on y trouve une délicieuse et mordante ironie comique! Ailleurs il écrit "Vinet avait fait de Bathilde [une autre dame de la société] une petite Catherine de Médicis."³³ Il est malaisé d'interpréter cette analogie. Est-elle louangeuse parce que nous savons que Balzac avait une sincère admiration pour cette reine? Est-elle dénigrante parce qu'il use de cette comparaison en pensant comme les Français ordinaires pour lesquels Catherine de Médicis ne représente qu'une souveraine machiavélique et cruelle? Quant à l'infortunée Pierrette, l'auteur la compare

très justement à cette Béatrix Cenci dont Stendhal nous a laissé une image si sympathique, si attirante dans son recueil, *Les Chroniques italiennes*.

Dans *Modeste Mignon* il nous apprend que la mère de l'héroïne "attirait les regards par le visage auguste des mères de famille dont la vie sans reproches défie les coups du destin, mais qu'il a pris pour but de ses flèches et qui forment la nombreuse tribu des Niobé."³⁴ Ici, il est intéressant de remarquer que Balzac amplifie la portée de son analogie pour y faire entrer tout un groupe, celui des femmes qui pleurent éternellement la perte dramatique d'enfants qui avaient été la cause de leur fierté. Dans ce roman les analogies de toute sorte pleuvent à verse: Modeste qui est bâtie comme ces "femmes aux fuyantes lignes aimées par Léonard de Vinci"³⁵ est comparée à la Margherita Donni du palais Pitti; ailleurs à une fleur de Catulle. Bettina, sa soeur, est "une blonde échappée d'un tableau de Durer."³⁶ Le héros, le baron de Canalis, un romancier, est comparé trois fois à Chateaubriand et deux fois à Lamartine. Son secrétaire, La Brière, qui éventuellement épousera Modeste, est comparé à Menneval, secrétaire intime de Napoléon. Donc, dans le cas de ces deux hommes, pour illuminer leur figure par des rapprochements aisés à saisir, Balzac prend ses analogies dans la vie contemporaine.

Peu de lecteurs connaissent *La Rabouilleuse* qui est pourtant un roman aussi riche en personnages au caractère saillant qu'il est intéressant par son intrigue. Plus que dans tout autre ouvrage, la figure de Napoléon, qui hante presque tous les écrivains de l'époque, plane sur ce roman. Pour expliquer à quel point l'héroïne est subjuguée par l'horrible colonel Philippe Brideau, Balzac explique que Flore "tombe sous la domination de cet homme comme la France était tombée sous celle de Napoléon."³⁷ Ce Philippe, qui est un des hommes les plus abominables de la *Comédie humaine*, était lieutenant-colonel dans la garde impériale; Balzac en profite pour l'appeler "Ce Méphistophélès à cheval"; ici l'analogie est excellente à cause de la complète conformité intérieure aussi bien qu'extérieure entre Philippe et Méphisto, car Philippe est aussi rusé et aussi patient dans ses efforts pour ruiner un être humain qu'il est laid et méchant. Flore est la maîtresse d'un riche benêt, Jean Jacques Rouget, qualifié très justement de "mouton" puisque le lieutenant-colonel lui mangera la laine sur le dos. Balzac compare les amours tragiques de l'imbécile libidineux avec sa maîtresse-servante à celles du dernier Prince de Condé qui, en 1817, avait fait épouser sa maîtresse, l'actrice anglaise Sophie Dawes, à un de ses gens, le baron de Fauchères qui devait jouer le rôle de chandelier; l'aventure avait causé un grand scandale du temps de Balzac. Il existe dans la ville une petite bande de jeunes désœuvrés, fils de famille ou officiers en demi-solde dont l'auteur dit: "Ces jeunes gens s'amüsèrent comme jadis s'amüsäient Charles IX et ses courtisans, Henri IV et ses compagnons."³⁸ La similitude ici se rapporte au fait que ces deux monarques trouvaient leur

plaisir, la nuit, à effrayer par leur tapages et leurs farces, les bourgeois parisiens endormis. Le fait qu'elle s'applique non seulement à une personne mais à tout un groupe la rend encore plus intéressante.

Dans *La Muse du Département*, l'héroïne Dinah est comparée au Maréchal Sout qui, comme elle, joua souvent dans le jeu de la vie la mauvaise carte au mauvais moment. Il reprend dans ce roman une ressemblance extérieure de lignes dont il avait usé dans *Pierrette* quand il écrit que la femme du Procureur du roi à Sancerre est si laide qu'elle "aurait pu mettre en fuite un jeune Cosaque en 1814."³⁹ Quand une similitude comme celle-ci ou une analogie lui semblent particulièrement heureuses, Balzac n'est pas homme à les éliminer parce qu'il en a déjà usé!

Les Paysans où beaucoup des personnages sont des campagnards d'un pittoresque singulier, lui a permis de donner libre-cours à son amour des rapprochements de tout genre. Par exemple, Socquart, le propriétaire du bouchon local est doué d'une carrure si puissante que Balzac l'appelle "le Milon de Crotonne" de la vallée où est situé Soulanges. Mais le personnage qui l'intéresse plus que tout autre, c'est Rigou, Bénédictin défroqué à la Révolution; grand mangeur et buveur, cet avare—son nom fait penser justement à grigou—a épousé par intérêt la servante-maîtresse du curé du lieu. Balzac illustre remarquablement le caractère de ce méprisable mais dangereux personnage en le comparant à Héliogabale, qui fut prêtre du Soleil avant de devenir un illustre débauché. Sur cet être immonde, il empile les analogies les plus heureuses: "Louis XV," "Tibère" et cet oxymoron bien éloquent, "le Sardanapale bourgeois." Il s'est amusé aussi à donner à sa repoussante épouse le nom d'Arsène, qui est celui de l'héroïne d'une féerie de Favart, *La belle Arsène*, ouvrage tiré d'un conte de Voltaire, *La Bégueule*!

Gobseck, dans le roman du même nom est "un Hollandais digne du pinceau de Rembrandt"⁴⁰ mais, comme il est "maigre comme le coucou d'une horloge" cela permet à Balzac de lui prêter "un sourire qui ressemblait assez à celui de Voltaire."⁴¹ Ailleurs, il le rapproche du Père Grandet. De celui-ci, il avait dit: "Financièrement parlant, monsieur Grandet tenait du tigre et du boa; il savait se coucher, se blottir, envisager longuement sa proie, sauter dessus, puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y engloutissait une charge d'écus et se couchait tranquillement, comme le serpent qui digère, impassible, froid, méthodique."⁴² Il écrira seulement: "Gobseck fut donc l'insatiable boa de cette grand affaire"⁴³ ce qui est bref mais suffit à nous faire comprendre que lorsqu'un malheureux devient la victime de l'usurier, il est complètement avalé, éliminé à jamais.

Dans *La Duchesse de Langeais*, Balzac donne au sympathique général de Montriveau la figure du bon Général Kléber. Sa grande naïveté au milieu de ce monde parisien si dangereux se révèle dans ces mots: "Il était à quarante ans passés, aussi neuf en amour que l'est un jeune homme

qui vient de lire *Faublas* en cachette.”⁴⁴ L’analyse éclaire le lecteur d’aujourd’hui aussi bien que celui de l’époque balzacienne, car où est le collégien français qui ne doit pas une partie de son éducation charnelle à la lecture du fameux roman de Levet de Couvray, *Les Amours du Chevalier de Faublas*, paru entre 1787 et 1790?

Dans *César Birotteau*, nous sommes loin du monde élégant où évoluaient la belle duchesse de Langeais et son timide général, mais il y a moult personnage pittoresque, ce qui permet à l’auteur de bien intéressants rapprochements. Madame Matifat—son nom patronymique parle éloquemment—dont le mari est un humble droguiste est qualifiée “une Catherine II de comptoir.” Pour nous faire bien sentir la méchanceté sottise de M. Molineux, le nouveau propriétaire de Birotteau, homme pointilleux et envieux, Balzac suggère qu’il doit “comme Domitien, s’amuser à tuer les mouches quand il est seul chez lui.”⁴⁵ A l’analyse méchante opposons cette autre si amusante; il dénomme “le Murat des commis-voyageurs” son fameux Gaudissart qui lance en province puis par toute l’Europe l’affaire de *L’huile céphalique* inventée par Popinot. De ce jeune homme appelé “ingrat” par le père de la jeune fille qu’il adore, et cela alors qu’il s’efforce de sauver l’honneur du malheureux, Balzac nous dit qu’il “vécut enfin, comme Hamlet, avec un épouvantable spectre à ses côtés.”⁴⁶ Pillerrault, l’oncle de Birotteau, écoute celui-ci lui raconter sa ruine “avec l’inflexibilité d’un Minos qui avait passé le Styx du commerce.”⁴⁷ Les références aux dieux et aux déesses sont moins fréquentes chez Balzac que celles aux personnages de l’antiquité ou de l’histoire française, mais elles sont d’autant plus savoureuses quand, comme c’est le cas ici, il les rapproche de personnages ordinaires. Madou—quelle délicate ironie que ce nom donné à une poissarde forte en gueule!—la formidable vendeuse de noisettes des Halles, qui connaît le républicanisme rigide de l’oncle Pillerrault, au lieu d’user de son nom, l’appelle toujours “vieux Brutus.” L’analyse est très juste, certes, mais Balzac prête peut-être à l’excellente femme une connaissance de l’histoire un peu déplacée.

Dans *La Fille aux yeux d’or*, la marquise de San-Réal, une lesbienne, vient de déshabiller à coups de poignard la superbe héroïne pour la punir d’avoir perdu sa virginité avec de Marsay. Sous la plume de notre auteur, cette vengeance féroce fait d’elle “L’Achille d’Homère faisant neuf fois le tour de Troie en traînant son ennemi par les pieds.”⁴⁸ Dans *Les Employés*, madame Rabourdin, l’épouse du héros qu’elle s’efforce de faire monter dans l’administration du ministère en flirtant avec le ministre et avec Des Lupeaulx, son secrétaire général, se voit dénoncée comme étant “la Céli-mène de la rue Duphot,” antithèse délicieusement ironique puisque c’est là une rue tout à fait bourgeoise de la capitale. Quant à ce Des Lupeaulx—qui porte bien son nom, étant un loup auprès des femmes—il est qualifié ainsi: “le plus dangereux des Méphistophélès,” “le Père Joseph” et Balzac

complète son portrait en disant que c'est "Un Bertrand à la recherche des Ratons de la fable de La Fontaine." Dans *La Princesse de Cadignan*, Diane de Maufrigneuse, une des grandes dames du Boulevard Saint-Germain qui traverse de nombreux romans balzacien, est qualifiée "un don Juan femelle" devant qui l'homme qu'elle convoite "reste exactement comme la perdrix charmée par le chien de chasse."⁴⁹ Ce rapprochement est tout à fait juste puisque son amie intime, la marquise d'Espard, estime qu'elle doit avoir eu au moins dix amants. Le grand écrivain d'Arthez, la dernière "perdrix" de ce beau tableau de chasse, défend ce "don Juan femelle" en expliquant à des amis: "Pourquoi le beau sexe ne prendrait-il pas de temps en temps une revanche? Pourquoi, dans le nombre, ne se trouverait-il pas une femme qui s'amuserait des hommes comme les hommes s'amuse des femmes?"⁵⁰

Le Cousin Pons, ce beau roman trop peu lu, contient quelques heureux rapprochements. De la face grotesque de ce brave musicien ressort "un nez à la don Quichotte"; cela permet à Balzac de montrer son côté égrillard en mettant dans la bouche de Mme. Cibot qui, du temps qu'elle était "la belle écaillère" d'un grand restaurant devait se connaître en hommes, cette remarque remplie de surprise et de pitié quand il lui avoue n'avoir jamais eu une seule femme: "Mais avec un nez taillé comme ça, car vous avez un fier nez... Moi, je vous croyais des maîtresses à la douzaine"⁵¹ Lorsque cette femme qui fut longtemps une concierge modèle s'avise, pour obtenir une rente viagère de Pons qui se meurt, de s'allier à un avoué véreux, Me. Fraisier, elle devient "cette affreuse Lady Macbeth de la rue." Quant à celui-ci, il est assimilé à "Robespierre au temps où ce Scylla français faisait des quatrains."⁵² Il y a aussi Elie Magus, collectionneur juif qui "vivait dans un sérail de beaux tableaux"⁵³ où il trouvait dans la contemplation des chef d'oeuvre de la peinture des jouissances supérieures à celles de Grandet maniant son or. A bon droit, Balzac le qualifie "le don Juan des toiles."

Dans l'admirable mais si peu connu *Le Curé de village*, qui renferme un des meilleurs portraits de femme jamais faits par Balzac, celui de Véronique Graslin, Balzac prête à l'abbé Bonnet "cette belle figure que Titien a trouvée pour tous ses apôtres,"⁵⁴ ce qui est une remarquable analogie car l'humble curé de village possède au plus haut point toutes les qualités d'un disciple de Jésus. Quant à la malheureuse victime du roman, ce Jean-François Tâcheron qui a assassiné par amour pour Véronique, mais qui se tait jusque sur l'échafaud, Balzac nous dit qu' "il offrait une vivante sculpture du Prométhée antique."⁵⁵

Dans *La Maison Nucingen*, nous retrouvons le grand héros balzacien, le roi des dandies aux gants jaunes, le cruel de Marsay qui n'a qu'un roc à la place du cœur; dans la plus fustigante des similitudes, Balzac nous le présente comme "une mécanique de Birmingham." Dans ce même

roman, Balzac revient à la mythologie quand deux amoureux sympathiques, Isaure d'Aldrigger et son fiancé, Godefroid de Beaudenord, sont comparés à Galathée et Acis, sur lesquels le méchant Polyphème va faire choir un rocher. Le cruel cyclope est M. de Nucingen et le rocher qui écrase les deux innocents qui roucoulent l'amour comme deux tourterelles, est la troisième liquidation par laquelle le rusé baron va tripler sa fortune et enrichir l'amant de sa femme, Eugène de Rastignac, en même temps qu'il appauvrit et même ruine des centaines de spéculateurs qui avaient eu confiance en lui. Dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, l'héroïne, Esther, pleurant de désespoir à l'idée de perdre son Lucien est "une Madeleine," mais "dont la pose classique était celle de la courtisane irrégulieuse"⁵⁶; car, bien que la belle Juive priât à sa manière devant une statue de la Vierge, cela n'empêchait pas, explique Balzac, que "s'agitait au-dedans d'elle une impériale Messaline."⁵⁷ Quant à Lucien de Rubempré, il l'appelle "ce Sargine," rapprochement incompréhensible pour les lecteurs contemporains puisqu'il s'agit du héros rempli de séduction d'une comédie lyrique d'un nommé Monvel, populaire à la fin du XVIII^e, mais complètement oubliée aujourd'hui.

Je vais terminer cette étude en puisant quelques analogies dans *Béatrix*, roman que personne ne lit excepté les balzaciens enragés, mais qui est extrêmement intéressant parce que Félicité des Touches n'est pas un personnage ordinaire; on sent bien que dans la composition de cette femme écrivain qu'il dénomme "un cadet de George Sand," Balzac cherche à faire à la vieille amie qui, probablement, ne fut jamais sa maîtresse, mais avec laquelle il se plaisait à passer de longues soirées en discutant de questions littéraires, un hommage véritable, discret et touchant. Et, à mon avis, il a réussi à rendre vraiment sympathique cette romancière qui ne l'est guère. Cette femme brune si séduisante qu'il la qualifie ici de "Cléopâtre," là de "don Juan femelle sans dettes, ni conquêtes"⁵⁸ possède un esprit qu'il admire au point d'écrire qu'elle est "la Ninon de l'intelligence." Ailleurs il la compare à l'Isis de Schiller. Il n'est pas si flatteur vis-à-vis de l'héroïne Béatrix en qui il voit une ogresse se repaissant en avalant un enfant. Le portrait de celle-ci fut certainement inspiré par la comtesse d'Agoult qui venait de causer un énorme scandale parisien en parcourant l'Europe à la traîne du compositeur hongrois Liszt. Dans ce roman, celui-ci devient Conti, l'amant en titre de Béatrice, un musicien arrogant et insupportable auquel Balzac s'amuse à donner "la tête de Byron." Il le flagelle en disant que "son air convaincu tromperait Dieu."⁵⁹ A cet intrigant il oppose la naïveté et la vraie sensibilité du jeune Calyste du Guénic qui a été l'amoureux de Félicité des Touches avant de devenir l'amant de Béatrix; il ne lui faut pas beaucoup d'imagination pour rapprocher cet adolescent de Chérubin chez lequel on trouve le besoin d'aimer beaucoup plus que l'amour véritable. Camille Maupin—c'est le pseudonyme littéraire de Mlle

des Touches—se trouve également dans *Illusions perdues*, ce qui est normal puisque les deux ouvrages datent de la même époque. Là, Balzac l'appelait "cette illustre hermaphrodite littéraire," et il l'y montrait aussi généreuse que dans *Béatrix* où, entrant au couvent, elle abandonne sa fortune à Calyx pour lui permettre d'épouser Sabine de Grandlieu, espérant ainsi le sauver des griffes de la mondaine sans cœur qu'est Béatrix. Dans *Illusions perdues*, c'est Camille qui, discrètement, apporte trois mille francs à Lucien de Rubempré lorsqu'elle apprend qu'il n'a pas d'argent pour enterrer sa maîtresse Coralie. Le cas de Félicité des Touches, comme plus haut celui de Rigou, me fait croire que c'est une joie pour Balzac, quand il aime ou qu'il déteste un de ses personnages, d'empiler les analogies pour nous le faire aimer ou haïr davantage. Il convient d'ailleurs de bien remarquer que, même quand il aime ou admire un personnage, les analogies dont il use nous révèlent qu'il ne le porte pas aux nues, sachant bien que toute idole, comme le dit Flaubert dans *Madame Bovary*, laisse aux doigts de celui qui la touche, de la dorure. "Ninon," "Cléopâtre" sont d'habiles analogies dans lesquelles on peut lire du dénigrement aussi bien qu'un compliment. Personne ne peut prétendre savoir *La Comédie humaine*; on lit, on relit les romans et peu à peu on arrive à une assez bonne connaissance de l'œuvre. A mon avis, dans cet œuvre immense, il n'y a qu'un caractère de femme ayant inspiré à Balzac des rapprochements sous lesquels on ne peut sentir aucun dénigrement; bien entendu, il aime Henriette de Morsauf puisque c'est *La Dilecta* qui lui a inspiré la noble figure du *Lys dans la vallée*, mais je crois que son héroïne préférée, celle qui représente en quelque sorte son idéal féminin, c'est la tendre et courageuse Claire de Bauséant; chaque analogie dont il use pour la peindre nous la fait admirer, apprécier et aimer davantage. La plupart du temps, quand il rapproche quelque dieu ou quelque déesse d'un de ses personnages, on sent percer, généralement plus que moins, la griffe de l'ironie. Mais quand enthousiasmé de la tenue de la vicomtesse à son dernier bal, emporté jusqu'au paroxysme de l'exaltation, il s'écrie: "Madame de Bauséant avait les proportions des déesses de l'Illiade,"⁶⁰ il est absolument sincère. On le sent tellement épris qu'il se jetterait à l'eau si cela pouvait ramener à sa belle héroïne un marquis d'Ajuda-Pinto qui lui resterait fidèle jusqu'à sa mort!

Une étude comme celle-ci pourrait se prolonger *ad nauseam*, car si quelqu'un avait la patience d'éplucher page par page chaque roman de Balzac, il pourrait découvrir non pas des centaines mais des milliers de rapprochements tantôt superficiels, tantôt faisant ressortir une ressemblance extérieure ou une ressemblance intérieure, tantôt absolument fidèles, mais toujours significatifs en ce sens qu'ils fortifient notre vision personnelle de tel ou tel personnage secondaire aussi bien que de ses héros et héroïnes. Comme le peintre ou le musicien, chaque écrivain use de certains trucs favoris qui l'aident à mieux communiquer avec son public; j'espère que dans ces

pages, j'ai réussi à montrer combien l'analogie sous toutes ses formes est un procédé balzacien efficace pour mettre en relief le physique, le tempérament ou la nature profonde de beaucoup de ses personnages.

NOTES

1. This subject was superficially treated in a paper read at the meeting of the South Central Modern Languages Association in October 1969.

2. Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (Paris: Garnier frères, 1957) p. 17.

3. Ibid., p. 275.

4. Balzac, *Oeuvres Complètes* (Paris, Louis Conard, MDCCCXII), Vol. VI, *Le Père Goriot*, p. 232.

5. Ibid., p. 273.

6. Vol. XXVI, *Le Lys dans la vallée*, p. 52.

7. Ibid., p. 156.

8. La plupart de ses lecteurs ayant fait de bonnes études secondaires comprenaient aisément ces rapprochements; l'analogie était donc un procédé effectif.

9. Vol. VI, *Le Père Goriot*, p. 404.

10. Ibid., p. 501.

11. Ibid., p. 268.

12. Ibid., p. 445.

13. Ibid., p. 446.

14. Ibid., p. 485.

15. Ibid., p. 484.

16. Ibid., p. 385.

17. Ibid., p. 235.

18. Ibid., p. 336.

19. Vol. VIII, *Eugénie Grandet*, p. 335.

20. Ibid., p. 287.

21. Vol. IX, *Le Curé de Tours*, p. 195.

22. Ibid., p. 242.

23. Ibid., p. 212.

24. Vol. XVII, *La Cousine Bette*, p. 172.

25. Ibid., p. 382.

26. Ibid., p. 420.

27. Vol. VIII, *Ursule Mirouet*, p. 30.

28. Ibid., p. 30.

29. Ibid., p. 224.

30. Ibid., p. 178.

31. Vol. IX, *Pierrette*, p. 8.

32. Ibid., p. 23.

33. Ibid., p. 112.
34. Vol. II, *Modeste Mignon*, p. 15.
35. Ibid., p. 19.
36. Ibid., p. 22.
37. Vol. IX, *La Rabouilleuse*, p. 554.
38. Ibid., p. 366.
37. Vol. X, *La Muse du département*, p. 146.
40. Vol. V, *Gobseck*, p. 441.
41. Ibid., p. 414.
42. Vol. VIII, *Eugénie Grandet*, p. 283.
43. Vol. V, *Gobseck*, p. 438.
44. Vol. XIII, *La Duchesse de Langeais*, p. 209.
45. Vol. XIV, *César Birotteau*, p. 177.
46. Ibid., p. 263.
47. Ibid., p. 203.
48. Vol. XIII, *La-Fille aux yeux d'or*, p. 404.
49. Vol. XVI, *Les Secrets de la princesse de Cadignan*, p. 340.
50. Ibid., p. 366.
51. Vol. XVIII, *Le Cousin Pons*, p. 158.
52. Ibid., p. 200.
53. Ibid., p. 142.
54. Vol. XXV, *Le Curé de village*, p. 103.
55. Ibid., p. 114.
56. Vol. XV, *Splendeurs et misères des courtisanes*, p. 28.
57. Ibid., p. 52.
58. Vol. V, *Béatrix*, p. 77.
59. Ibid., p. 105.
60. Vol. VI, *Le Père Goriot*, p. 458.